

HYMNE À LA VIE

par Pierre BOUCHOT

Depuis une bonne heure, la pluie mêlée de grêle battait les carreaux avec une telle violence qu'à chaque instant les vitres de la maison risquaient de voler en éclats. Poussés par un vent violent, de lourds nuages noirs venant de la plaine de la Woèvre tournoyaient au-dessus du village, déversant sans discontinuer des cataractes d'eau. Des coups de tonnerre pareils à des tirs d'artillerie semblaient sonner la fin du monde. Une multitude d'éclairs zébrait le ciel, jetant par intermittence dans la pièce blafarde des lueurs étincelantes dignes d'un feu d'artifice. Les poules avaient déserté provisoirement les caniveaux et les coqs les tas de fumiers - dont le volume était fonction de la fortune de la fille du fermier - pour se réfugier dans les granges. Les rafales successives du vent faisaient virevolter dans les airs fétus de pailles et branches mortes arrachées aux marronniers de la place de la mairie. Un panier, malencontreusement oublié sur un banc, traversait la rue par bonds successifs pour aller se perdre dans les chènevières toutes proches.

La Louise, la quarantaine passée, parcourait la cuisine en l'aspergeant d'eau bénite tout en récitant des patenôtres afin de se protéger des cataclysmes venus du ciel. En pareille circonstance, il aurait sans doute été préférable d'installer un paratonnerre sur le toit de la maison, mais la Louise accomplissait scrupuleusement les rites transmis par ses parents, qui eux-mêmes les avaient reçus des grands-parents. Ainsi se perpétuait une tradition ancestrale à laquelle avaient recours certaines familles lorraines.

Brave femme, la Louise, et dévote avec cela. Elle n'aurait pour rien au monde manqué la

petite messe du matin et la communion avant l'office du dimanche. Habillée de noir, elle n'avait pas surmonté le décès de son seul enfant, emporté par une méningite à l'âge de douze ans. Le seul ornement vestimentaire qu'elle s'était octroyé était un liseré doré brodé au bas de la longue robe qui surfait sur le sol. La taille fine, elle avait conservé de sa jeunesse un corps gracile et un visage à peine marqué par quelques rides. Ses longs cheveux, emprisonnés dans un chignon maintenu par de grosses épingles, étaient cachés par un chapeau à larges bords, muni d'une voilette. Elle s'en allait à l'église, à petits pas, tenant à deux mains sur son cœur le missel que lui avait offert son parrain, le jour de sa première communion.

Tout à son affaire, la Louise jetait de temps à autre un regard furtif par la fenêtre de la cuisine. Les caniveaux de pierres jointes disposées en V ne pouvaient plus contenir les eaux tumultueuses causées par la pluie. Les avaloirs saturés, refusaient d'absorber ce flot continu qui avait déjà envahi une bonne partie de la chaussée.

« Encore le fond du Rû qui fait des siennes! » pensa-t-elle tout en continuant son aspersion.

Dans l'étable contiguë à la pièce, les deux vaches meuglaient, tirant sur la longe à s'en faire tourner le lait, la traite n'ayant pas encore eu lieu.

Alors que l'orage redoublait de violence, elle eut soudain une pensée pour son mari parti passer la houe dans la vigne de deux jours du Haut des Pâtis.

« Pourvu qu'mon Homme ne s'oit pas mis

à l'abri sous un arbre, parce qu'avec un orage pareil, il risque de se faire électrocuter comme le pauvre Alfred ! »

En effet, l'Alfred, un des commis de la ferme du Moulin, venu du pays annexé de l'autre côté de la frontière, était occupé à faucher de l'herbe pour les bêtes lorsqu'un éclair le foudroya sur place. On l'avait retrouvé debout, les mains crispées sur sa faux, noirci par la décharge électrique. Des fumerolles s'échappaient encore de son crâne, dont les cheveux avaient été la proie des flammes. L'affaire avait fait grand bruit dans le village et aux alentours. Une commission d'enquête diligentée sur place avait conclu bien vite à un triste concours de circonstances, car les conditions atmosphériques étaient loin d'être alarmistes.

Depuis leur union, la Louise n'avait jamais appelé son mari par son prénom, Ernest, mais mon Homme, alors que ses amis le surnommaient Nénesse . En l'appelant ainsi, il lui semblait qu'il n'appartenait qu'à elle, qu'il était sa Chose. Du reste, le Nénesse ne s'en était jamais offusqué, bien au contraire. Quelquefois, pour la taquiner, il disait qu'elle n'était pas la seule. Alors ces propos mettaient son épouse en plein désarroi, mais lui, riant de bon cœur, ne tardait pas à la rassurer.

Leurs premiers sentiments dataient du temps du daillage, coutume très répandue dans les villages lorrains. Au début du mois de mai, à la nuit tombée, les gars parcouraient les rues en frappant aux volets clos des maisons abritant une fille à marier. Les garçons criaient alors:

« Voulez vous dailler ? »

De la maison où se tenait le couarail, on répondait alors:

« Oui, mais avec qui ? »

« Avec le Léopold ? »

Les parents et les amis regroupés sous le manteau de la cheminée à l'âtre scrutaient la jeune fille qui, toute confuse, faisait un signe négatif de la tête.

« Il est trop frêle! »

« Alors, avec le Jules? »

« Il est trop moche! »

N'ayant pas obtenu satisfaction, les garçons repartaient en riant frapper à une autre demeure. Mais lorsqu'une jeune fille n'était pas insensible à la proposition qui lui était faite, ils étaient invités à entrer dans la maison, pour boire un verre d'eau-de-vie de prune ou de mirabelle. Cher aux paysans lorrains, ce breuvage avait été distillé avec patience et amour, au terme d'une longue macération, dans l'alambic installé au fond des loges, les soirs de janvier, afin d'échapper à la vigilance des gabelous.

C'est ainsi que la Louise s'était vu proposer l'Ernest, lors d'un daillage. Pourquoi avait-elle sursauté à l'annonce de son nom? Sans doute un sentiment confus, enfoui en elle depuis longtemps mais jamais exprimé. Il faut dire que les bonnes fées s'étaient penchées sur le berceau de l'Ernest, car la vie l'avait comblé. De haute taille, il présentait un corps sculptural où ressortaient des pectoraux et des biceps à faire pâlir un catcheur. Une tête bien faite, aux traits réguliers, dont la chevelure blonde peignée en arrière flottait au gré du vent. Le plus impressionnant étaient ses yeux, d'un bleu intense, qui reflétaient la gaîté et la joie de vivre. Lorsqu'il déambulait dans les rues du village, les jeunes filles occupées à coudre ou à tricoter sur le banc de pierre devant la maison ne manquaient pas de jeter sur lui un regard concupiscent, sous les reproches des parents qui veillaient sur leur progéniture. Pas étonnant alors que la Louise en eût pincé pour le Nénesse.

Il possédait une force herculéenne et n'avait pas son pareil pour soulever, avec une fourche à trois dents, plusieurs gerbes de blé, d'avoine ou de seigle, qu'il disposait adroitement sur le chariot, sans l'aide de quiconque. Lors des battages, il répondait toujours présent aux sollicitations des autres paysans. Il se tenait bien droit sur la partie haute de la batteuse, enfouissant dans la gueule de la machine les gerbes de céréa-

les qu'un autre compère lui présentait après en avoir coupé les liens. Par moments, il fallait interrompre la besogne car les vibrations transmises par les courroies et les tamis mettaient des fourmis dans les jambes aux deux personnes perchées sur l'engin. C'était le moment de trinquer avec un grand verre de Bacot ou d'Oberlin qui ne manquait pas de tacher la langue et les muqueuses.

« À la tienne, Nénesse, bois un coup pour faire descendre la poussière ! »

« Pour sûr, il y en a, mais c'est plaisir que de battre une si belle récolte. »

Tout à coup, dans un grincement de gonds, la porte de la cuisine s'ouvrit avec fracas pour laisser entrer le Nénesse, ruisselant de pluie. Dans un geste de colère, il jeta dans un coin son chapeau de grosse toile aux bords arrondis qui laissait échapper de petites cascades, en maugréant :

« Maudit temps et foutu pays, la récolte va encore en prendre un coup. C'est t'y pas malheureux, s'donner autant de mal pour si peu de satisfaction ! Faut-y être fou pour continuer ainsi ? »

Et pourtant, il l'aimait ce pays qui l'avait vu naître et pour rien au monde il n'aurait voulu le quitter. Lorsqu'il cultivait sa vigne au ka, il se retournait souvent pour admirer le village à ses pieds, son village blotti au creux de la Moselle

dont les eaux claires miroitaient au gré des saisons. Il distinguait alors ses maisons aux tuiles rouges à tiges de bottes, collées les unes contre les autres, comme pour se protéger des bourrasques hivernales. En février, au moment de la taille, les grandes cheminées lorraines, sous le manteau desquels pendaient le coquemar, crachaient des colonnes de fumée qui montaient droit dans le ciel glacial. Il pouvait même humer les essences de bois qui lui parvenaient jusqu'aux narines. Au centre du bourg, le clocher de l'église se dressait tel un obélisque en partie caché par le gros marronnier plusieurs fois centenaire qui, au fil des saisons se teintait de différentes nuances. Lors de la floraison, c'était le rose qui prédominait, puis il passait au vert foncé en été, puis au pourpre en automne, pour enfin dévoiler ses énormes branches décharnées en hiver. Dans la prairie, la Moselle sur laquelle passaient de lourds chalands tirés par des chevaux, venait buter sur la côte Chapiron, laquelle l'obligeait à modifier son cours en décrivant une large courbe à 90 degrés. Parvenu en haut de sa parcelle, il pouvait distinguer au loin, noyées dans la brume matinale, les casernes au lieu-dit le Luxembourg, où s'affairait toute une garnison de soldats à l'appel des différentes sonneries de clairons annonçant les manœuvres.



Le Luxembourg sur les hauteurs de Dommartin...

La Louise ouvrit la porte de la grande armoire sculptée qui trônait au fond de la pièce, — héritage laissé par sa défunte grand-mère — prit des vêtements secs et les remit à son mari.

« Dis, mon homme, tu penses que l'orage a touché n'ote vigne ? Ce serait bien un désastre si cela devait se reproduire ? »

« Pour ce qui est d'la vigne, je n'sais pas, pour l'instant c'foutu orage tourne au-dessus de chez nous, mais il va bien falloir qu'y foute le camp sur Neuneu (Neuves-Maisons). Y'a beaucoup de pluie avec la grêle, alors ça peut faire moins de dégâts. En attendant, faut j'aïlle bouchonner l'Bayard, car il est trempé comme une soupe lui auss i! »

Le Bayard était un cheval ardennais, dur à la tâche, que le Nénesse avait acheté, en puisant fortement dans ses économies, à un riche fermier habitant le village voisin. Pour sûr, il n'avait pas à regretter son argent, car pareille bête abattait à elle seule plus de travail que dix hommes à la tâche, et pas capricieux avec ça. Il n'avait jamais présenté un mouvement d'humeur et répondait instantanément aux ordres de son maître.

Soudain, un coup de tonnerre plus fort que les précédents fit vibrer les vitres de la pièce et vaciller la flamme de la bougie, décuplant la peur chez la Louise.

« Seigneur, mais cela ne s'arrêtera donc jamais ! »

Saisissant son chapelet, elle entama sa longue litanie, en faisant couler les grains un à un entre ses doigts, dans l'espoir que le Ciel voudrait bien l'exaucer. Il faut croire que l'intercession fut entendue, puisque la puissance des éléments diminua progressivement, laissant apparaître un petit coin de ciel bleu.

Dès le lendemain matin, ils prirent la direction du Haut des Pâtis pour constater les dégâts, en empruntant la côte de la mairie-école. Les élèves jouaient sur la place en attendant le coup de sifflet du Maître qui leur intimerait l'or-

dre de se mettre en rangs pour entrer en classe. Au colombier, ils aperçurent leur parcelle et machinalement accélérèrent le pas, impatients de découvrir une réalité qu'ils soupçonnaient déjà. Les feuilles des rameaux jonchaient le sol, mais les raisins étaient peu touchés, la vigne n'ayant pas encore été cimée - opération qui consistait à couper les pampres ne portant pas de fruit afin de faciliter la maturation.

« Dès qu'ce sera ressuyé, faudra arroser à nouveau, car l'mildiou n'va pas tarder à s'mettre dedans » dit le Nénesse

Surpris et soulagés, ils se regardèrent longuement puis, instinctivement, dans un geste de tendresse, ils s'enlacèrent comme au premier jour.

Les années passèrent, faites de petites joies et de petites misères. La vigne dont l'Ernest était si fier venait d'être attaquée par le phylloxera, un terrible fléau qui ravageait progressivement tout le territoire. Déjà plusieurs ceps séchaient sur pied et, malgré les soins intensifs apportés pour sauver son bien, le Nénesse ne pouvait que constater l'évolution rapide de la maladie. Mais plus graves encore étaient les bruits de bottes qui résonnaient de l'autre côté de la frontière.

Un beau matin, deux gendarmes à cheval apportant le message de mobilisation générale firent leur apparition au village. Le maire entouré du conseil municipal, après avoir convoqué la population sur la place de la mairie, lut à haute voix la déclaration de guerre et remit leur ordre de mission à tous les jeunes hommes en âge de partir. Tout le village était en effervescence et c'est sous les pleurs que des familles entières virent partir, qui un frère, qui un mari, vers une destination encore inconnue.

Assis sur son banc, le Nénesse, tout en hochant la tête, voyait toute cette jeunesse quitter le village pour aller à la rencontre des balles de l'ennemi.

« C'est' y pas malheureux, faut-y être fou

pour s’battre comme ça et pourquoi, bon dious ! Y’a pas si longtemps qu’on en a déjà subi une ! » murmurait-il, les dents serrées sur le bec de sa pipe.

En quelques semaines, contrainte et forcée, une grande partie des forces vives, au grand désespoir de la population, venait de désertier les coteaux partiellement couverts de vignes, alors qu’une belle vendange s’annonçait. Bientôt le chant du linot et de la linotte voltigeant au milieu des pampres allait être remplacé par le bruit du canon. Et comme une mauvaise nouvelle n’arrive jamais seule, ce fut au tour du Nénesse, la quarantaine bien sonnée, de recevoir quelques semaines plus tard son affectation dans la territoriale. On lui intimait de se rendre dès le lendemain à l’arsenal de Toul.

Les effusions furent longues et pénibles. La Louise, en larmes, essayait de retenir son mari dans ses bras. Ils restèrent ainsi un long moment à se consoler mutuellement, puis saisissant brusquement son baluchon, le Nénesse franchit rapidement le seuil de sa maison et, sans se retourner, partit en direction de la ville. Elle accompagna du regard la silhouette massive de son homme jusqu’à ce que celui-ci disparaisse au détour du mur d’enceinte de l’église. C’était la première fois qu’ils se quittaient si longtemps et de surcroît pour partir à la guerre.

En cours de route, l’Ernest ne cessait de se poser multiples questions. Où vais-je être affecté ? Dans quel régiment devrais-je servir, moi qui ne suis pas habitué aux manèges des armes ? Qui, à présent, va faire vivre la petite exploitation au village ? Ce n’est certes pas la Louise, si fragile, qui va pouvoir s’en occuper toute seule ? Toutes ces interrogations tournaient et retournaient dans sa tête et c’est presque machinalement qu’il se retrouva devant la grande porte d’entrée de l’arsenal, le long du canal de la Marne au Rhin, à proximité de la gare de Toul.

Un planton lui indiqua un grand bâtiment où s’affairaient soldats en tenue et personnel déjà réquisitionné, qui comme lui, attendaient de connaître leur destination. Après avoir remis son ordre de mission à l’officier de service, il regagna la grande cour intérieure de l’arsenal où des informations plus farfelues les unes que les autres alimentaient les conversations. Pour les uns, l’ennemi ne pourrait pas franchir la ligne Maginot, chef-d’œuvre de la conception française, construite dans le but d’empêcher toute invasion. Pour d’autres, ces bouffeurs de choucroute ne devaient pas être si terribles que cela, l’armée française n’en ferait qu’une bouchée.

A l’appel de son nom, le Nénesse sortit brusquement de sa torpeur et, la main tremblante, reçut son affectation. Le visage fermé, le front sur lequel perlaient des gouttes de sueur, signes d’une profonde inquiétude, se détendirent soudain à la lecture, laissant même apparaître un léger sourire. Il venait en effet, au regard de son statut de paysan, de se voir confier la mission de charroyer du matériel de l’armée au fort de Lucey, construit suivant les directives du général Seré de Rivières. Ainsi, il pourrait de temps à autre regagner le domicile conjugal à un peu plus d’une lieue et poursuivre l’exploitation familiale.

Arrivé aux écuries avec quelques compères, le Nénesse prit en compte deux énormes perchons qui allaient devenir, pour un temps, ses compagnons de route. Attelés à un lourd chariot, le convoi s’ébranla sans tarder, sur l’ordre d’un sergent, vers les entrepôts de matériels où trônaient caisses de munitions, fils de fer barbelés, piquets, ciment, poutrelles métalliques, sable, gravier etc.... Comme la journée était déjà bien avancée, il ne fallut pas traîner pour effectuer le chargement et entreprendre le premier voyage.

À la Faiènerie, les maisons bordées de jardinets s’étiraient le long de la route, annonçant la sortie de la ville. Après être passé devant le parc à ballons, où un dirigeable était maintenu

par de solides cordages, les deux chevaux bandèrent leurs muscles sous les injonctions du conducteur pour attaquer la longue montée du col de la Madeleine. Hormis le fait d'être séparé de son épouse et d'avoir abandonné momentanément son exploitation, le Nénesse était heureux de se retrouver en pareille situation, mesurant la chance d'avoir, à l'inverse d'autres réquisitionnés, échappé à servir son pays dans des conditions plus difficiles.

Les coteaux de Bruley étaient couverts de vignes et de vergers de mirabelliers. Des colonies de grives et d'étourneaux s'abattaient par vagues successives sur les vendanges inachevées. Une odeur enivrante s'exhalait du sol, une odeur que le Nénesse connaissait bien, celle du marc de raisin, versé en masses informes au bout des champs, après que l'on eut extrait le jus en fin de macération. En gare, le Thiaucourt, crachant des volutes de fumées noires déversait son flot de passagers de retour du marché. L'Ernest poursuivit sa route, jusqu'au lieu-dit la Croisette, pour enfin pénétrer dans Lucey.

Partie intégrante du paysage lorrain, implanté dans un vallon au creux de deux collines, le village tout en longueur possédait de larges usoirs où s'amoncelaient des objets hétéroclites : chariots, tas de bois, herses, houes, sans oublier bien sûr les innombrables tas de fumiers, au pied desquels grattaient inlassablement des colonies de poules. L'accès au fort n'était pas commode. Dès la sortie du village, on quittait la route principale, à la Guite, pour emprunter un chemin défoncé qui à chaque tour de roue mettait à mal toute la structure du chariot. Pour mener à bien son chargement, il fallait toute la science et la vigilance du conducteur pour se jouer des importantes ornières causées par les différents va-et-vient. Des Corres jusqu'aux Vignes l'Évêque, les pampres des vignes rougeoyaient sous le pâle soleil d'automne. Déjà les mirabelliers avaient perdu leur feuillage, présage d'un hiver précoce.

Installé dans la drôle de guerre, le Nénesse n'avait jamais failli à sa mission. Jour après jour, semaine après semaine, il assurait son service entre l'arsenal de Toul et le fort de Lucey. Ces allers et retours quotidiens lui avaient permis de nouer des relations familiales avec quelques habitants du village. L'Eugène, veuf depuis peu, habitait une petite maison basse aux tuiles mous-sues. Elle était séparée de l'église par une petite ruelle et un jardinet toujours bien entretenu ; la porte d'entrée s'ouvrant directement sur la rue donnait accès à un cellier où étaient entreposés des ceps séchés et des fagots qui donneraient une bonne flamme durant l'hiver. Pas regardant pour deux sous, l'Eugène sortait facilement la bouteille de gnôle et en servait une bonne rasade au Nénesse qui, fin connaisseur, faisait claquer sa langue en guise de satisfaction. Le Camille, lui, ne cessait de tempêter contre les politiques, tous à mettre dans le même sac pour avoir mis la France dans la situation où elle se trouvait. Assis sur son banc une grande partie de la journée, il passait la population en revue, récriminant sur tous, mais laissait les mauvaises herbes envahir ses champs. À se demander s'il n'était pas un peu réactionnaire. Le petit Paysan (Paysan était son nom, mais comme il était petit, on lui avait attribué ce sobriquet) portait en permanence sa hotte sur le dos, à croire qu'il couchait avec elle. Le Nénesse aimait échanger avec lui sur la technique de la taille, la greffe de nouveaux plants ou la manière de traiter la vigne. Sur tout ce qui touchait à la terre, le petit Paysan était intarissable, ce qui n'était pas pour déplaire à son interlocuteur, tant ils avaient des fibres communes.

Début novembre, les premières gelées firent leur apparition. Sur les coteaux, à perte de vue, les échelas étaient placés en faisceaux tels des fusils d'un régiment de soldats au repos. Des vigneron s'employaient à la culée. En fin de saison il était nécessaire de remonter en haut de la parcelle toute la terre qui, à la suite des orages successifs, s'était écoulée en torrents de boue, décaçant les pieds de vignes et mettant les racines

à nu. C'était une opération particulièrement éreintante qui se pratiquait à dos d'homme, à l'aide d'une hotte en osier que l'on chargeait au maximum afin de limiter les parcours. Ce n'était pas sans conséquence sur le physique des vignerons, car les bretelles de la hotte laissaient de larges traces violacées sur leurs épaules en fin de journée. Le Nénesse n'avait pas recours à cette pratique car le coteau où était implanté sa vigne n'offrait pas une telle déclivité. Il ne pouvait qu'admirer l'abnégation et le courage des paysans des côtes, ce qui les rendait plus sympathiques encore à ses yeux.

Il avait neigé en abondance en ce mois de février et les chemins étaient de moins en moins praticables. Une période de gel intense avait suivi. La bise venant du nord avait fait chuter la température à un seuil rarement atteint. Sur le canal, les mariniers équipés de longues gaffes cassaient la glace qui emprisonnait leurs péniches. Toute circulation fluviale était devenue impossible. La Moselle partiellement gelée était devenue le théâtre de jeu de quelques jeunes intrépides ignorant le danger surnois qui les guettait. Les branches des arbres cédaient sous le poids du givre, causant de gros dégâts dans les vergers. Au bout des chanlattes s'étaient formées une multitude de stalactites qui, lorsqu'elles se décrochaient, explosaient en mille morceaux au contact du sol.

Emmitoufflé dans son passe-montagne, les mains protégées par les gants de laine que la Louise avait tricotés avec amour, le Nénesse poursuivait inlassablement ses rotations avec une exactitude qui aurait fait pâlir de jalousie un chef de gare. Alors qu'il redescendait du fort avec un chargement, il attaqua le raidillon maintes fois emprunté, en ayant pris soin de bloquer les roues arrière du chariot à l'aide de la manivelle qui commandait deux sabots de bois en guise de freins. La manœuvre paraissait risquée, mais comment désobéir à un adjudant qui vous commandait de regagner l'arsenal au plus vite ?

Les deux perchérons, l'arrière train touchant presque le sol, les naseaux fumants, la tête dressée en l'air sous l'effet des mors enfoncés au fond de la gorge, essayaient tant bien que mal de retenir la charge qui poussait inexorablement, tandis que le conducteur tentait désespérément de maintenir la trajectoire de son véhicule. Tout à coup, le lourd chariot sortit de l'ornière et se mit brusquement en travers du chemin. Tout se passa alors très vite. Malgré les efforts du Nénesse qui tirait avec fermeté sur les rênes, le convoi prit soudain de la vitesse, échappant à tout contrôle. L'attelage fit une embardée, accrocha un gros hêtre planté au bord du chemin, puis se coucha sur le flanc, écrasant les deux jambes du conducteur. Une vive douleur envahit tout le corps du malheureux qui, poussant un grand cri, perdit connaissance. Combien de temps resta-t-il allongé dans la neige, coincé sous la charge, alors que l'un des chevaux avait les deux pattes prisonnières des harnais ?

Une patrouille de soldats remontant vers le fort découvrit le drame. Après avoir demandé du secours ils sortirent l'infortuné conducteur de sa fâcheuse position. Devant l'importance des blessures, l'infirmier posa des attelles puis demanda à ce que le blessé soit dirigé le plus rapidement possible sur l'hôpital Gama.

Pour profondes qu'elles étaient, les blessures de la jambe gauche n'étaient pas très graves. Par contre, la droite présentait plusieurs fractures du tibia et du péroné, mais plus grave encore de la cheville. L'opération fut longue et difficile en raison des nombreux points d'intervention. Des tiges métalliques furent implantées dans les os afin de maintenir la jambe immobile tout le temps de la consolidation. Pendant de longs jours, le Nénesse souffrit le martyr, sa seule consolation étant les visites régulières de la Louise.

Les mois passèrent. Au fond de son lit, il n'eut pas à subir la déroute de l'armée française

et la débâcle qui lançait sur les routes hommes, femmes, enfants, et vieillards fuyant l'envahisseur. Démobilisé à la sortie de l'hôpital, il dut subir des séances de rééducation avant de pouvoir regagner son village et sa maison. Pendant longtemps, le Nénesse ne cessa de maudire ce sous-officier qui n'avait pas voulu écouter ses conseils de prudence. Par son incompétence, il avait transformé un solide gaillard en un invalide de guerre. À chaque foulée, la jambe droite décrivait une drôle d'arabesque avant de toucher le sol, problème qui venait s'ajouter à une claudication marquée en raison d'une jambe plus courte que l'autre.

Malgré son infirmité, l'Ernest reprit avec la même ardeur le travail à la ferme, mais la passion avait disparu car sa vigne.... Cette belle vigne qui durant de longues années avait fait toute sa fierté avait rendu ses derniers ceps pour devenir un vulgaire champ de luzerne.

Autres temps, autres mœurs. Le poids des années se faisait sentir sur les épaules de l'Ernest et de la Louise. Les tracteurs avaient envahi les rues du village avec tout le matériel agricole s'y attachant, reléguant les chevaux à la boucherie. Les semoirs avaient remplacé le geste auguste du paysan, lançant à la volée, la semence de blé, avoine, seigle ou orge.

L'eau était arrivée aux robinets, condamnant les fontaines où venaient se désaltérer les bêtes avant de regagner les étables. Le grincement de la chaîne allant puiser l'eau au fond du puits s'était tu. La Berthe avait fermé sa petite épicerie, mais aussi son jeu de quilles. En pénétrant dans la petite ruelle qui mène à l'arrière des maisons, on n'entendait plus, le dimanche après la messe, le bruit de la boule rouler sur la planche de bois venir chambouler les quilles qui volaient dans les airs, sous les clameurs des joueurs. Seuls quel-

ques irréductibles venaient encore consommer une chopine de blanc dans l'arrière salle qui avait accueilli si longtemps bon nombre de manifestations. On ne daillait plus au village, la jeunesse partait en ville, préférant l'ambiance de la discothèque où l'on dansait en se trémoussant le cha-cha-cha et le rock n'roll.

Assis sur le banc de pierre devant sa maison, le dos au mur, chauffé par le soleil qui avait dardé ses rayons tout le long du jour, le Nénesse dissertait avec le Victor, son vis-à-vis, se remémorant les vieilles histoires du passé maintes fois racontées. La Louise, les lunettes sur le nez crochait des napperons en dentelle qui feraient merveille sur l'autel de la Sainte Vierge ou du Sacré-Cœur. Par moments, au récit d'une fiaue contée par les deux compères, on voyait ses frêles épaules s'agiter en saccades et un sourire effleurer ses lèvres.

Lorsqu'il se trouvait seul, l'Ernest perdu dans ses pensées revivait les moments clés de son existence. Que pouvait-il reprocher à la vie, si ce n'était la perte de son enfant, le petit Charles qu'il aurait tant aimé voir grandir afin de lui enseigner l'amour de la terre et le travail bien fait, et cette maudite jambe atrophiée qui le faisait de plus en plus souffrir à cause des rhumatismes ? Il avait fait un beau mariage d'amour avec la Louise et celle-ci le lui rendait bien. Il était temps pour lui, après une longue vie de labeur, de remiser son ka au râtelier du cellier et sa vareuse au portemanteau. Que pouvait-il espérer à présent si ce n'est une vieillesse paisible, auprès de sa compagne ? Il n'avait rien à laisser en héritage, sauf celui d'avoir été un honnête homme, serviable, dur à la tâche, ayant servi le mieux possible son pays, même si son nom ne figurait pas sur le monument aux morts. Mais après tout, les paysans lorrains ne sont-ils pas de cette race ?